Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 5-6

Artikel: Le travail et l'argent
Autor: Sachse, Oscar
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384386

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le travail et l'argent.

Par *Oscar Sachse.*

Dans le monde entier, la question des salaires et des prix fait l'objet d'innombrables discussions et de multiples écrits. Mais que faut-il entendre, en somme, par le « prix » d'une marchandise? Est-ce vraiment la quantité d'argent qu'il faut donner pour acquérir cette marchandise? Et que faut-il entendre par « salaire »? On parle quelquefois du « salaire réel »; on entend alors par là non point l'argent, mais les marchandises et les services que le travail permet de se procurer. Néanmoins, on parle en général non point du salaire réel, mais du salaire tout court, par quoi on entend bel et bien une quantité d'argent. Le salaire et le prix sont donc simplement, en l'occurrence, des sommes d'argent.

Mais qu'est-ce au fond que l'« argent » en tant que « monnaie »? Il est assez bizarre de constater que la seule réponse à cette question est que nous n'en savons rien! En effet, nous l'ignorons pour la simple raison que nous n'avons jamais défini ce que la monnaie *doit* être. Certes, nous employons depuis fort longtemps des pièces de métal, des billets de banque et de la monnaie de virement comme moyens d'échange et de payement. Cependant, cela ne résout pas la question. Car on ne saurait affirmer purement et simplement: la monnaie, c'est de l'or; ou la monnaie, c'est du papier; ou bien: les chiffres figurant dans les livres des banques représentent de l'argent; ou encore: l'argent est un mélange de tout cela. Il est vrai que chacun est à même d'énumérer quelques-unes des fonctions de la monnaie, en disant par exemple: la monnaie sert de moyen de payement; ou: la monnaie sert à mesurer la valeur. Toutefois, ce ne sont là que des fonctions et des possibilités d'emploi de la monnaie et dont la simple énumération ne saurait constituer une réponse à la question posée.

La « monnaie » et les « moyens de payement ».

Beaucoup de gens croient qu'il suffit de dire: la monnaie est un moyent de payement et, par conséquent, les moyens de payement représentent de l'argent. Mais ce serait trop simple, tant il est vrai que la plupart des économistes parlent constamment de la monnaie *et* des autres moyens de payement. Même le Dr Walter Zollinger, directeur général de la Vita, qui montre un dédain mal dissimulé à l'égard des théories émises par les économistes, parle plusieurs fois, dans son livre intitulé « La théorie de l'inflation fait fausse route », de la monnaie et des « autres moyens de payement » (à la page 80, par exemple). Quant à Hermann Dütschler, qui a rédigé avec le professeur E. Böhler une brochure remarquable dont le titre est « Principes de la politique économique suisse en temps

de guerre », il écrit dans le livre qu'il a fait paraître depuis lors (« Volkswirtschaftspolitische Konzeption ») des phrases comme celles-ci:

> « Au demeurant, il est même prescrit expressément, dans la plupart des contrats, que les payements doivent se faire en monnaie légale, c'est-à-dire en monnaie ordinaire (p. 78).

Et plus loin, à la même page:

> « L'absence de liquidité, c'est-à-dire le manque de moyens de payement, et notamment de moyens de payement légaux, conduit plus rapidement et plus sûrement à l'arrêt de l'exploitation qu'un bilan réellement déficitaire. »

Il existe donc apparemment, d'après Dütschler, une « monnaie ordinaire » — qui aurait cours parallèlement à d'autres « moyens de payements légaux » — et, par voie de déduction, il existerait donc des « moyens de payement illégaux », bien que Dütschler ne dise nulle part ce qu'il pense de ces derniers.

En feuilletant les livres consacrés aux problèmes économiques et en parcourant les chroniques économiques et financières des journaux, on pourrait relever de nombreux passages où il est question de monnaie *et* d'autres moyens de payement. Or, ces « autres moyens de payement » ne sont dans la plupart des cas rien d'autre que les « engagements » (dettes) des banques privées (sociétés anonymes) ou, en d'autres termes, les avoirs que le public possède auprès de ces banques. Dans chaque pays où le développement technique a atteint un niveau élevé, les sommes que les banques doivent au public servent de moyens d'échange et de payement. *Et pourtant aucun peuple n'a jamais précisé si ces dettes devaient être, oui ou non, une partie de la monnaie.* Dans aucun pays, on n'a d'ailleurs réussi à s'entendre sur la question de savoir si l'argent pouvait être quelque chose d'abstrait, d'impersonnel (comme par exemple la « monnaie de crédit », ou s'il devait absolument être quelque chose de concret, de tangible. Dans ces conditions, aucune nation n'est aujourd'hui en mesure de donner une définition exacte de sa monnaie.

Le « Roman des Monnaies », de Jean Mussard.

En 1943, la Guilde du Livre Gutenberg a publié un livre intitulé « Le Travail et l'Argent ». Son auteur est Jean Mussard, directeur général de la General Motors Suisse S. A., à Bienne. Comme tous les livres édités par la Guilde Gutenberg, celui-ci est très bien présenté; il est orné de reproductions de vieilles monnaies et de maintes autres choses. On y voit par exemple un assignat français de 1793, des couteaux, des coquillages, des dents, des pierres, des barres de sel et d'autres objets servant de moyens d'échange dans diverses régions du globe et à diverses époques. On se demande naturellement dans quelle mesure tous ces objets méritent l'appellation de « monnaie » qu'on leur attribue.

Dans son livre, Mussard essaye toutefois d'expliquer comment devrait être, à son avis, la monnaie idéale. C'est d'ailleurs tout ce que l'on peut faire actuellement sur ce point. Néanmoins, cette tentative est hautement louable et le public devrait s'y intéresser autant que possible. Mussard ne se borne pas uniquement à la question monétaire. Il aborde encore différents aspects du problème social. Cependant, il en revient toujours à la question monétaire. Cela est compréhensible, parce que nous vivons à une époque où les facteurs monétaires priment tout et parce que l'économie est bien ou mal dirigée, selon l'usage qu'on fait de l'argent.

Malentendus.

Mussard écrit à la page 119:

> « Les enquêtes scientifiques se heurtent souvent au fait que les mots ont plusieurs sens et que nous leur attribuons des acceptions différentes. »

Cette phrase est malheureusement vraie, et les termes « argent » et « monnaie » peuvent à ce propos servir d'exemple. Avant de parler de « socialisme scientifique » ou d'une « science » de l'économie politique, on devrait tout d'abord essayer de donner un sens défini à ces expressions. Dans son livre tant controversé intitulé « Le Capital », Karl Marx s'exprimait en ces termes: « Pour simplifier les choses, l'or a été considéré exclusivement, dans cet ouvrage, en tant que moyen de payement. » Cependant, l'or n'est plus, aujourd'hui, le moyen généralisé d'échange et de payement; il n'est plus notre « monnaie » — en admettant qu'il le fût jamais. Ne voit-on pas, dans le 35me rapport d'exercice de la Banque Nationale Suisse pour l'année 1942, imprimé noir sur blanc à la page 10, ce passage suggestif:

> « A cette occasion, le Département fédéral des finances et des douanes a soumis à l'impôt sur le chiffre d'affaires — de 4% à l'heure actuelle —, comme il l'avait fait auparavant pour les lingots d'or, toutes les pièces d'or, frappées en Suisse ou à l'étranger, qui, depuis des années, ne constituent plus un moyen de payement, mais représentent simplement une marchandise. »

Par conséquent, même les pièces d'or suisses ne sont plus, selon l'avis de la direction de la Banque nationale, un moyen de payement, mais uniquement une marchandise comme une autre. Mais que représente donc aujourd'hui la monnaie? Silvio Gessel et les partisans de l'économie franche ne voulaient rien savoir de la monnaie de virement; à leurs yeux, seuls les billets de banque représentaient, à côté des pièces métalliques, la véritable « monnaie ». En revanche, le rapport de la Banque nationale, déjà cité, admet sans réserve, à la page 12, que les engagements de la banque arrivant chaque jour à échéance constituent également une partie du

volume monétaire national. Les principales questions qui se posent sont donc celles-ci: La monnaie n'est-elle finalement — de par sa nature — qu'un « avoir », généralement reconnu, de son propriétaire occasionnel; ou, en se plaçant du côté opposé, ne représente-t-elle que les « engagements » d'une banque, voire d'une nation tout entière? D'autre part, les engagements à court terme des banques de commerce et de crédit font-ils également partie du volume monétaire national?

La « base » de la monnaie.

Quoi qu'il en soit, l'or n'est plus une monnaie. Malgré cela, on pourrait peut-être admettre encore qu'il constitue la « base » de la monnaie, bien qu'il faille s'entendre préalablement sur la signification à donner à ces mots. Mussard emploie parfois le mot « monnaie » comme s'il avait le même sens que le mot « argent »[1]. On trouve par exemple dans son livre des phrases telles que celles-ci:

> « Il est impossible que, dans un même pays, un nombre illimité de monnaies différentes circulent simultanément » (p. 41).
>
> « Aussi longtemps qu'une marchandise est employée comme monnaie (« argent » au sens de la note 1) les hommes n'ont pas le pouvoir de répartir cette marchandise sur toute la terre, de meilleure façon et à leur gré » (p.158).

Si l'on se rallie à la définition du « Neue Brockhaus », selon laquelle la « monnaie » est en premier lieu le système des moyens de payement et d'échange fixé par l'Etat (« Geldverfassung ») nous ne pourrions plus dire, comme Mussard le fait, que plusieurs monnaies « circulent » — ou ne doivent pas circuler — simultanément (voir note 1). En effet, on parle beaucoup de « monnaie or » et de « monnaie indice ». Dans le système de la « monnaie or » on choisit l'or comme étalon du pouvoir d'achat de l'argent et des moyens de payement. On s'efforce de régulariser le volume global des moyens de payement dont dispose la nation, et cela de façon que la valeur d'échange d'une quantité d'argent définie équivale constamment à tant et tant de milligrammes d'or. Dans le système de la monnaie indice, en revanche, on réunit un plus grand assortiment de marchandises (corbeilles), destiné à mesurer le pouvoir d'achat de l'argent. On tend alors à réglementer le volume global des moyens de payement de manière que l'on puisse toujours obtenir, pour une somme d'argent déterminée, à peu près la même quantité de marchandises indispensables.

---

[1] L'auteur de cet article s'applique à faire une distinction entre la « monnaie » («Währung » en allemand) et l'«argent» («Geld»), distinction qui n'existe pas en français. D'après lui, il serait préférable d'employer le mot « argent » pour désigner les moyens d'échange et de payement qui « circulent » effectivement, et de réserver le terme de « monnaie » au système choisi pour consolider le pouvoir d'achat de l'argent. *Note du trad.*

D'après cette conception, cependant, ni l'or ni un indice quelconque ne sauraient constituer l'« argent » d'une nation; ils peuvent tout au plus servir de « base » à telle ou telle « monnaie ». Dans ce cas, la « base de la monnaie » est plutôt assimilable à la « couverture » de l'argent. Elle constitue ce qu'on peut obtenir en fin de compte pour son argent, après entente (et dans la mesure où on le désire naturellement), tant que le système monétaire fonctionne normalement — c'est-à-dire tant que le volume global des moyens de payement est judicieusement réglé.

Les barres de sel comme moyen d'échange.

En recourant au livre de Mussard « Le Travail et l'Argent », nous allons essayer d'expliquer pourquoi il est essentiel de faire une différence entre « argent » et « monnaie ». Comme nous l'avons déjà dit, l'ouvrage précité contient à la page 163 une photographie représentant des barres de sel servant de moyen de payement; son auteur écrit à ce propos ce qui suit:

> « En Abyssinie, on emploie comme moyen de payement des barres de sel, ce qui semble en somme très raisonnable si l'on songe que le sel est un article indispensable et qu'il est fort précieux en tant que marchandise de première nécessité. »

On peut certes prétendre que la « base » de la monnaie doit être quelque chose de « précieux » — bien que cela signifie seulement que ce doit être quelque chose qu'un grand nombre de gens cherchent à obtenir. La base de la monnaie peut donc être une marchandise de première nécessité. Toutefois, les moyens d'échange et de payement destinés à circuler — l'argent proprement dit — devraient pouvoir être employés uniquement en tant qu'argent. L'emploi du sel comme « matière monétaire » — soit comme matière en échange de laquelle on peut obtenir en tout temps un quantum déterminé — est au fond concevable. En revanche, le sel employé comme argent (c'est-à-dire comme moyen d'échange et de payement) ne servirait pas à grand-chose. En effet, un tel emploi offrirait beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Ce serait notamment le cas si, au cours d'une fête populaire quelconque, le « sel argent » servait en partie à assaisonner les mets ou si toutes les économies d'un pauvre berger étaient constamment menacées d'être dévorées par son troupeau!

L'argent doit donc être employé exclusivement comme argent et non point autrement.

Il était en somme assez peu sage de la part de nos ancêtres, lors même qu'ils ne pouvaient s'en rendre compte, de vouloir employer l'or comme moyen de payement — cet or qui était employé par ailleurs pour la fabrication de bagues, de boucles d'oreilles, de dentiers et de mille autres choses. Dans ce domaine, la monnaie fiduciaire, qui ne peut être employée à rien d'autre, est le seul

critère. La tâche de toute banque nationale ou de tout institut similaire consiste en somme à régler normalement le volume monétaire global de la nation — tâche qui serait incontestablement plus facile si les orfèvres, les mécaniciens-dentistes et les artisans n'intervenaient pas indirectement dans les affaires de l'institut d'émission. C'est ainsi que Mussard écrit fort pertinemment à la page 34 de son livre:

> « C'est comme symbole de toutes les valeurs qu'on peut obtenir en échange que l'argent montre le plus nettement son caractère social. Il est considéré comme la valeur d'échange par excellence. C'est la fonction la plus pure, la plus évoluée de l'argent et aussi la forme sous laquelle il peut être le plus facilement manipulé, compte tenu des besoins sociaux. »

Que faut-il entendre par le terme de « valeur »?

Mais comment se fait-il que la monnaie fiduciaire (celle qui fait l'objet d'inscriptions dans les livres, ou encore de virements) possède une « valeur »? La chose est relativement simple; elle possède une valeur parce que l'argent même est devenu désormais indispensable — presque aussi indispensable que le sel et en tout cas beaucoup plus nécessaire que l'or. L'argent est devenu lui-même un « article de première nécessité ». Qu'il soit palpable ou non, il satisfait les besoins de ceux qui désirent disposer provisoirement — pour quelques heures comme pour quelques années — d'un moyen d'épargne qu'ils peuvent employer en tout temps comme moyen d'échange.

Il est vrai qu'un objet ou un droit peut avoir de la valeur même s'il ne s'agit pas d'une chose indispensable. Songeons par exemple au droit qu'ont certains Anglais de s'appeler « lord », ou encore à des objets tels que les vieux timbres-poste. Autrefois, la plupart des gens détruisaient, sans en détacher les timbres, les enveloppes des lettres qu'ils recevaient; et même lorsqu'ils gardaient par exemple des lettres d'amour avec leur enveloppe, ce n'était certainement pas à cause des timbres-poste. Personne n'ignore que les timbres sont collectionnés non seulement par les enfants, mais aussi par des gens riches, qui sont prêts à donner en échange de ces vignettes des choses pouvant être réellement utilisées. C'est pourquoi certains timbres possèdent une valeur même pour les gens qui ne peuvent pas les employer et qui ne désirent pas les garder. Par analogie, les billets de banque sales et l'argent scriptural servant aux virements ont une valeur, et cela même pour les chômeurs affamés, lesquels ont besoin de denrées alimentaires et non point de réserves d'argent. Car tous les chômeurs savent que l'argent est précieux et qu'il peut être tout de suite employé comme moyen d'échange. Ils savent qu'il n'y a pas seulement des collectionneurs de timbres-poste, mais encore des collectionneurs d'argent, ces derniers étant en bien plus grand nombre. N'est-il pas

vrai que chaque enfant aspire à obtenir quelque argent pour sa tirelire et que chaque adulte s'efforce d'épargner en vue d'alimenter son compte en banque — s'il en possède un?

Les pierres comme moyen d'échange.

Ce n'est pas seulement parmi les peuples prétendument civilisés qu'une chose peut avoir de la valeur, même si elle ne constitue pas un objet de première nécessité. Songeons par exemple aux pierres employées comme moyen d'échange dans l'île de Jap et que nous montre Mussard à la page 161 de son livre. A la page 32, le prénommé écrit à ce propos:

> « Aux Carolines, les indigènes emploient des pierres comme moyen de payement. Les monnaies de pierre sont rondes et percées au milieu. Elles ont un diamètre variant entre 10 centimètres et 3 mètres. Les plus grandes d'entre elles pèsent plusieurs centaines de kilos et doivent être transportées par dix hommes. On peut se demander ce que les indigènes particulièrement fortunés peuvent faire de telles monnaies. »

C'est seulement par plaisanterie que Mussard appelle ces pierres des « monnaies ». Elles sont toutefois désignées généralement par ce terme, et même les dictionnaires affirment que des pierres sont employées en guise d'argent dans certaines régions du globe. Toutefois, on peut se demander s'il est raisonnable d'assimiler ces pierres à de l'argent. En effet, elles ne sauraient servir d'une façon générale de moyen d'échange et de payement — ne serait-ce que pour la simple raison qu'il est bien difficile de les partager. Cependant, les insulaires les considèrent comme précieuses et les possesseurs de pièces de grandes dimensions sont tenus pour « riches », comme le sont chez nous ceux qui possèdent en Amérique des lingots d'or, même s'ils ne les ont jamais vus et s'ils ne peuvent rien en faire.

Certes, les indigènes en question n'apprécieraient guère nos billets de banque, du moins au début; c'est seulement au moment où ils s'apercevraient que nous attribuons nous-mêmes une valeur à ces morceaux de papier que ces derniers prendraient également, à leurs yeux, une « valeur ». Ils estiment sans doute qu'une pierre dont le transport nécessite dix hommes est beaucoup plus précieuse qu'un morceau de papier que même le vent peut emporter au loin. Or, nous commençons pour notre part à concevoir progressivement qu'un moyen de payement et d'échange est d'autant plus précieux, comme la monnaie de virement par exemple, qu'il est moins palpable.

Chinoiseries...

A la page 118 du livre de Mussard, nous voyons une reproduction de deux objets et, au-dessous, la légende: « Monnaies chinoises représentant des vêtements. » Les monnaies en question ont à peu

près l'apparence d'un costume de bain moderne en miniature ou encore d'un court pantalon avec une blouse. Dans le texte même de son ouvrage, Mussard ne fait aucun commentaire au sujet de ces monnaies, lesquelles sont en bronze et remontent probablement à une époque se situant entre 600 et 300 ans avant Jésus-Christ. Lors même qu'on trouve aujourd'hui encore suffisamment de monnaies de ce genre, on a naturellement beaucoup de peine à concevoir à quoi ont pensé les Chinois qui les ont frappées. Cependant, il peut être malgré tout utile, aujourd'hui encore, d'émettre quelques considérations au sujet de cet « argent ».

Admettons par exemple que ces pièces représentaient la valeur d'un vêtement normal porté par un ouvrier à l'époque. Dans ce cas, la « monnaie » aurait été normale tant que l'ouvrier eût été à même, en échange d'une pièce de ce genre, d'acheter un vêtement — à condition qu'il désirât le faire. Mais s'il n'avait pas besoin de vêtement, du moins provisoirement, il aurait préféré garder la pièce en question ou de l'échanger contre quelque chose d'autre. Ces pièces auraient été alors utiles comme moyen d'épargne et d'échange — plus utiles en l'occurrence qu'un vêtement. C'est pourquoi il est tout à fait possible qu'une telle pièce ait eu autant de valeur que le vêtement, à condition que ces pièces ne soient pas trouvées en circulation en trop grand nombre. Pour la même raison et dans les mêmes conditions, les billets de banque actuels et l'argent de virement actuels peuvent être aussi précieux qu'un lingot d'or.

Des deux choses, laquelle constituait-elle au fond l'« argent »? La pièce de monnaie ou le vêtement? N'est-il pas plus raisonnable de considérer la pièce comme l'« argent » et le vêtement uniquement comme « base de la monnaie »? Et n'est-il pas plus sage de considérer les billets de banque actuels et les autres moyens de virement comme l'argent proprement dit, tout en se bornant à assimiler l'or et l'argent métal à des étalons destinés à mesurer le pouvoir d'achat de l'argent et à consolider la monnaie? Néanmoins, même les pièces et les billets de banque ne sont en réalité que des signes monétaires; en effet, les unités monétaires proprement dites (franc, dollar, etc.) sont au fond quelque chose d'abstrait, quelque chose d'assimilable à un « avoir » généralement reconnu et constamment transmissible.

Monnaie internationale?

Toutes les questions que nous venons d'aborder ne ressortissent pas seulement au domaine des économistes. Ce sont aussi des questions que le peuple suisse devrait étudier de façon approfondie afin de déterminer si notre pays doit par exemple se rallier aux propositions monétaires émises en Grande-Bretagne par lord Keynes, ou s'il est préférable qu'il soutienne le « White Plan » américain, ou bien si la Suisse est à même de faire des suggestions

encore meilleures. Disons même que ce sont là des questions auxquelles il convient absolument de trouver une réponse si l'on veut établir, dans n'importe quel pays, un régime monétaire raisonnable. A mon avis, il n'est actuellement pas souhaitable de créer une monnaie internationale. Il serait en effet plus opportun que les différents pays s'efforçassent tout d'abord de régulariser leurs propres « monnaies ».

En nous représentant les avantages et les inconvénients de la monnaie chinoise précitée, nous pourrons peut-être en tirer certaines conclusions qui ne laissent pas d'avoir une valeur même pour nos systèmes monétaires modernes. Supposons par exemple qu'un « vêtement normal » eût pu être employé non seulement en tant que « base de la monnaie », mais aussi, à côté des pièces de monnaie, comme argent proprement dit, soit comme moyen de payement légal. Ne serait-il pas compréhensible, dans ces conditions, que beaucoup de gens gaspillent leur énergie à fabriquer à un prix aussi bas que possible des vêtements inutiles, cela dans le dessein de payer leurs dettes? En outre, si un tel moyen de payement faisait son apparition un peu partout à l'étranger, ne serait-il pas quasi impossible, pour les instituts d'émission, de régler normalement le volume monétaire? Il en irait de même chez nous si nous considérions et utilisions comme argent l'or métal et l'argent métal plutôt que comme marchandises pouvant être acquises avec de l'argent.

*

A la page 19 de son livre, Mussard écrit:

> « Par le terme « argent », on n'entend pas seulement les pièces qui se trouvent en circulation, mais aussi les autres moyens de payement tels que les avoirs à vue et le crédit. L'argent moderne est donc un mélange d'or, de monnaie de billon, de papier et de confiance. »

Cette remarque est juste dans une certaine mesure. Mais n'est-elle pas implicitement une condamnation du chaos monétaire actuel? En effet, on pourrait tout aussi bien dire: Nous ignorons complètement ce qu'est notre argent parce que nous n'avons jamais bien réfléchi à cette question, que nous ne l'avons jamais bien étudiée et que nous n'y avons jamais répondu!

A notre avis, il serait préférable — du moins en langage scientifique — d'appeler « signes monétaires » les pièces de monnaie, les billets de banque et les chiffres inscrits dans les comptes bancaires. Car l'« argent » proprement dit est constitué par des unités de crédit que nous appelons « franc suisse », « dollar », etc. Ces unités de crédit ont une valeur uniquement parce que chacun aspire à posséder des moyens d'épargne et d'échange. La demande d'argent est illimitée, tandis que l'offre est limitée — parce que le quantum monétaire est en somme limité et doit toujours l'être. En

réglant le quantum monétaire, on devrait pouvoir régler la valeur (le pouvoir d'achat) de l'argent.

Comme étalon pour le pouvoir d'achat et comme régulateur pour le quantum monétaire, on peut prendre le prix de l'or; ce faisant, on limite au strict minimum les effets néfastes de l'« étalon or ». Cependant, il est beaucoup plus raisonnable de prendre, pour mesurer le pouvoir d'achat de l'argent, toute une série de choses utiles: on a alors ce qu'on appelle une « monnaie indice ».

Monnaie franche.

En divers endroits de son livre, Mussard emploie le terme de « monnaie franche » pour désigner l'argent dont la valeur est réglée autant que possible d'après un indice du coût de la vie ou un autre indice, au lieu de l'être d'après la valeur d'un seul métal. C'est ainsi que Mussard peut dire du président Roosevelt, en ce qui concerne la politique suivie par ce dernier en 1933:

> « Il avait ainsi quitté le camp des financiers orthodoxes pour se rallier à la théorie de la monnaie franche » (p. 217).

L'emploi du terme « monnaie franche » n'est-il pas propre, en l'occurrence, à susciter quelque confusion dans l'esprit des lecteurs non initiés? Pour notre part, nous le croyons, car Roosevelt n'a assurément jamais voulu parler de ce qu'on entend en Suisse par le terme de monnaie franche, à savoir la monnaie fondante préconisée chez nous par les partisans de l'économie franche. Il est vrai que ces derniers recommandaient également une monnaie indice, ce qui n'est d'ailleurs pas une invention de leur part puisque celle-ci a été recommandée depuis des dizaines d'années, et probablement depuis des siècles, par maints esprits clairvoyants. C'est ainsi que le professeur Stanley Jevons, économiste anglais distingué, a expliqué, il y a environ quatre-vingts ans, dans son livre intitulé « Money and the Mechanism of Exchange », les difficultés inhérentes au système de la monnaie indice, tout en affirmant que, malgré ces difficultés, presque n'importe quel indice constituerait une meilleure base de la monnaie que l'or ou un autre métal.

Unités de travail en tant que monnaie?

Mussard a parfaitement raison lorsqu'il écrit:

> « Une monnaie reposant sur la capacité du travail d'une nation ne mérite pas moins la confiance du public qu'une monnaie basée sur l'or » (p. 51).

Cependant, il parle à la page 91, et ailleurs aussi, d'une « monnaie fondée sur les unités de travail ». A notre avis, il n'est nullement nécessaire de commencer avec l'« heure de travail », car le travail, ou du moins les prestations d'un peuple, sont aujourd'hui déjà la base véritable de toute monnaie — bien qu'il faille comprendre par « prestations » non seulement n'importe quelle sorte

de travail, mais encore la fourniture de marchandises et de biens. Ce que la population dans sa grande majorité désirerait obtenir en définitive contre son argent, ce n'est pas l'or qui repose dans les caves des banques, mais bien des prestations en retour des siennes. C'est d'ailleurs pour cette raison que, malgré les craintes des banquiers et des économistes, le peuple anglais a, en 1931, accueilli avec indifférence — s'il ne s'en est pas réjoui — la nouvelle selon laquelle la Grande-Bretagne se voyait contrainte d'abandonner l'étalon or.

La monnaie fondante.

Dans le chapitre consacré à la monnaie fondante et à l'expérience faite à Wörgl en 1933, Mussard s'exprime en ces termes:

> « Il est certainement regrettable que cette expérience intéressante et peu dangereuse ait dû être interrompue en raison des privilèges conférés à l'institut d'émission. Dans ces conditions, on ne saurait émettre une opinion concluante à ce sujet » (p. 209).

Pour notre part, nous croyons que la Banque Nationale Autrichienne devait interdire cette expérience parce qu'elle était responsable de la monnaie nationale et qu'aucun institut d'émission ne saurait tolérer que quiconque intervienne dans ses affaires. L'institut d'émission n'est pas en mesure, avec ou sans monnaie fondante, de déterminer la vitesse de circulation de l'argent. Cela n'est d'ailleurs nullement souhaitable, tant il est vrai qu'il faut laisser au public le soin de déterminer pendant combien de temps il désire conserver son argent sans que ce dernier rapporte un intérêt et à quel rythme il entend acheter des marchandises ou des valeurs. En revanche, l'institut d'émission devrait pouvoir régler exactement le volume global des moyens de payement mis en circulation.

Un des principaux défauts de nos « monnaies » usuelles consiste précisément dans le fait qu'aucune banque nationale n'est en mesure de régler normalement les moyens de payement du pays. En effet, trop de gens peuvent intervenir dans ses affaires — notamment les banques privées, avec leurs moyens de payement non légaux (monnaie de crédit, monnaie fiduciaire).

Il est indéniable que les expériences monétaires sont extrêmement dangereuses. Si l'on juge toutefois opportun de faire des expériences de ce genre, il est indispensable, dans un pays démocratique, d'en charger exclusivement l'institut d'émission responsable et d'agir uniquement avec l'approbation de la majorité du peuple. Or, c'est précisément pourquoi il est important que tous les citoyens conscients de leurs responsabilités envers le pays se donnent la peine de chercher à comprendre les problèmes monétaires. Et c'est justement pourquoi il est déplorable que Mussard ait raison quand il écrit:

« Lorsqu'on désire s'entretenir de ces questions avec nos concitoyens, ils prennent la plupart du temps une attitude qui, tout en étant amicale, n'en est pas moins négative. Quoique l'existence de chacun de nous dépende essentiellement des questions monétaires, ceux de nos concitoyens qui portent un grand intérêt à ces problèmes vitaux sont en très petit nombre. Beaucoup d'entre eux prétendent modestement qu'ils ne comprennent rien à ces choses et qu'elles doivent être laissées aux spécialistes ainsi qu'aux banquiers. D'autres estiment que l'argent obéit à des lois naturelles et qu'on ne peut rien y changer. Or, ils oublient, en raisonnant ainsi, que l'argent n'est pas un produit naturel, mais bien une institution sociale créée par l'homme » (p. 14).

Pour conclure, il importe d'exprimer le vœu que le beau livre de Jean Mussard « Le Travail et l'Argent » contribuera, de même que la Guilde du Livre Gutenberg, à éveiller l'intérêt de beaucoup de citoyens pour tout ce qui touche à l'argent, cette « institution sociale » d'une si grande importance!

A propos du problème de l'occupation complète.

L'occupation complète est-elle réalisable en régime capitaliste ou dans tout autre système? Seule l'expérience peut répondre à cette question. Nous pourrions même dire que la société capitaliste en a fait l'essai et l'a presque réussi: par la guerre. Mais les hommes ne veulent pas, à la longue, d'une occupation complète réalisée en créant des moyens de destruction.

L'or et la monnaie, qui pourraient assurer l'occupation complète, semblent ne plus jouer aucun rôle pendant la guerre. Mais, dès que le conflit aura pris fin et que l'occupation complète, au lieu de contribuer à la destruction, devra servir des fins sociales, les gouvernements et les économistes se montreront très prudents. Cet or et cette monnaie, qui avaient « perdu toute importance » pour la conduite de la guerre, retrouveront immédiatement leur place privilégiée, recouvreront tout leur attrait pour ceux qui n'ont pas tout perdu pendant le conflit ou qui ont même accru leur pécune.

Mais ces remarques acides ne doivent pas nous empêcher d'examiner les possibilités de réaliser un degré d'occupation complète dans les limites du système économique actuel, de la société dans laquelle nous sommes probablement appelés à vivre quelque temps encore.

C'est ce thème qu'aborde sans parti pris le professeur Mar-